Le Fantôme visiteur

Par le Dr Taha Hussein

Al-Risala, 14/5/1934

Mon ami se présenta à moi au visage du jour, effrayé, le teint défait, le visage pâle, le regard égaré, l'esprit dispersé, comme si quelque djinn l'avait visité et jeté dans l'épouvante, et l'avait tiré de cette contenance calme et grave que je connaissais si bien en lui, chaque fois que je le rencontrais et que je m'entretenais avec lui, et que j'écoutais ses propos sereins, doux et féconds.

Il vint effrayé, ne parvenant guère à s'exprimer clairement, qu'il parlât ou qu'il eût simplement l'intention de parler ; ne parvenant guère à demeurer assis en un même lieu ; ne parvenant guère à maîtriser son corps contre un tremblement qui le saisissait par instants et le secouait violemment, et qui rappelait le mot de ce poète ancien :

À ton seul souvenir un tremblement me saisit,

comme le moineau qui secoue la pluie dont il fut trempé.

J'atteste avoir dépensé beaucoup d'efforts et déployé toutes sortes de stratagèmes pour le ramener à cette aisance, cette sécurité et ce calme que je connaissais en lui, et je regrettai en cette heure-là l'absence de ces vieillards qui récitent incantations et formules, après avoir échoué, ou presque, dans ce que je tentais pour le ramener à la gravité et à la raison. Mais je parvins enfin à mes fins, et je pus m'entretenir avec mon ami, et lui demander la source de ce trouble violent qui l'avait saisi, car je ne l'avais jamais connu sujet à un trouble touchant l'esprit ou le corps.

Il dit, absent ou comme absent :

« Le péché en revient à Abou al-'Alâ', mon ami. Si je n'avais pas ouvert, tard dans la nuit, l'un de ses livres pour chasser cette insomnie qui me pressait avec tant d'insistance, rien de ce que tu vois ne me serait arrivé — ni même ces terreurs que tu n'as pas vues, qui m'assaillirent et conspirèrent contre moi jusqu'à me chasser de ma maison, m'arracher à ma famille, et me conduire à toi à cette heure où je n'ai point coutume de venir te chercher. Sache que j'ai quitté ma maison résolu à n'y jamais revenir, et j'ai ordonné aux miens de nous chercher une autre demeure, et je compte m'éloigner du Caire quelques jours, jusqu'à ce que, une fois accompli ce que je désire — quitter cette maison maudite — je retourne

auprès d'eux dans notre nouvelle demeure, où je trouverai peut-être ce dont j'ai besoin d'aisance et de tranquillité d'esprit. »

Je dis :

« Je ne vois en toi qu'un malade qui fait porter son mal à Abou al-'Alâ', lui imputant ce qu'il n'a jamais commis, et qui accable les siens des excès que ce mal a engendrés. Et bien que j'ignore encore ces terreurs qui t'ont assailli, t'ont arraché à ta maison et t'ont poussé à quitter Le Caire, je ne vois nul mal à ce départ ; tu es demeuré longtemps dans notre ville, et tu as supporté, dans ton travail, fatigue et peine à épuiser les bien portants et les forts — comment donc un homme malade et frêle comme toi le pourrait-il ? Pars donc, accompagné de bonne fortune — mais dis-moi quelle terreur t'a frappé. »

Il dit :

« Sa source, mon cher, est l'Épître du pardon. Que n'eût-il jamais écrit cette épître, Abou al-'Alâ' ! »

Je dis :

« Ne dis pas cela, et ne sois pas ingrat, car d'autres trouvent dans l'Épître du pardon délice et plaisir ; et bien qu'elle t'ait infligé une terreur que j'ignore encore, elle a valu à d'autres, en Orient comme en Occident, une renommée et un rayonnement qu'aucune terreur, aucun malheur, ne leur a jamais causés. Mais raconte-moi ton histoire. »

Il dit :

« Je ne doute plus qu'Abou al-'Alâ' fût fou lorsqu'il écrivit cette épître. »

Je dis :

« Bien des folies valent mieux que la raison — mais raconte-moi ton histoire. »

Il dit :

« Te souviens-tu de cette absurdité dans laquelle il se plongea tout entier, lorsqu'il cita ces deux vers anciens d'al-Namir ibn Tawlab :

Un fantôme visiteur d'Umm Hisn vint trouver mes compagnons endormis.

Elle a tout ce qu'elle désire de miel épuré,

et, si elle le veut, de pain blanc fin avec du beurre.

Je dis :

« C'est là l'un des plus beaux passages de l'Épître. Et quel mal y a-t-il à supposer que le poète eût pu mettre, à la place de (Hisn) dans le premier vers, un autre nom — Juz', ou Hafs, ou 'Amr — puis accorder ce nom à la rime dans le second vers ? C'est là une manière de jeu permis, qui ne fait de mal à personne, et qui, de surcroît, exerce la mémoire et révèle quelque chose de cette dextérité linguistique que savants et lettrés tiennent à faire paraître. »

Il dit :

« Toi qui prétends que ce jeu ne fait de mal à personne, que dis-tu du fait qu'il m'a fait du mal, à moi, et m'a valu ce que tu as vu et ce que tu n'as pas vu de terreurs et de malheurs ? Car le mauvais sort voulut que je me penche sur ce livre, que je m'arrête sur ce jeu, et que je me mette à songer à ces fantômes qui visitent les amants et les poètes en particulier, et qui, chaque fois qu'ils visitaient ces poètes, leur faisaient dire, sciemment ou non, les plus beaux et les plus savants des vers et des discours. Et je m'enfonçai dans cette rêverie, et je me mis, avec l'aide de la mémoire, à évoquer quelque chose de cette vieille poésie que les poètes composèrent sur le fantôme visiteur et l'apparition hantante ; puis je me mis à railler Abou al-'Alâ' et la rudesse de sa nature et l'âpreté de son tempérament, et je me mis à plaindre cette Umm Hisn sur qui le poète joua ce jeu, ne laissant point son nom là où al-Namir ibn Tawlab l'avait placé, mais l'effaçant pour y mettre d'autres noms, un pour chaque lettre de l'alphabet — car s'il avait eu le cœur tendre, le sentiment délicat, la sensibilité raffinée, s'il avait su la douceur envers les belles, il n'aurait jamais dérangé Umm Hisn de sa place, ni troublé son repos ; mais c'est un homme grossier, sans nulle connaissance de l'amour, sans nulle part de tendresse, sans nulle entente du bel art de fréquenter les femmes. »

Et tandis que j'étais absorbé dans cette pensée, je sentis soudain comme si la terre tournait sous mes pieds, et comme si tout, autour de moi, se mettait à trembler ; et à peine y eus-je porté mon attention, à peine commençai-je à y réfléchir, que tout, autour de moi, s'apaisa, et voici que se leva, non loin de moi, une belle silhouette, me regardant d'un air de tendresse, un voile de douce mélancolie sur le visage, et sur les lèvres un sourire comme de contentement — bien que je ne connaisse

rien de plus véridique dans sa peinture du chagrin et de la peine, ni dans sa représentation de la douleur et du regret. Et je ne sais comment la présence de cette belle silhouette ne m'alarma point, car je ne montrai ni effroi ni trouble, mais me sentis au contraire attiré vers elle, et fixai mon regard sur elle, et discernai une jeune femme, fraîche de jeunesse, éclatante de beauté — si ce n'est que sa jeunesse semblait sur le point de n'être qu'illusion, et sa beauté sur le point de n'être qu'un pur fantôme ; je discernai une forme vivante, mouvante, épanouie, mais qui, pour cela, ne se départait point de quelque chose ressemblant à la mort, de quelque chose ressemblant au silence, de quelque chose ressemblant au flétrissement. Et malgré tout cela, elle me rappelait quelqu'un que j'avais connu intimement, et qui m'avait connu, que j'avais chéri et qui m'avait chéri, et que j'avais perdu depuis un temps, et pour qui j'avais éprouvé un chagrin violent, et je m'étais souvent demandé : se serait-elle souvenue de moi avant de franchir le seuil de la mort ?

Et tandis que je contemplais cette silhouette immobile, et que ces pensées passaient devant mon esprit, sereines comme de légers nuages, j'entendis soudain une voix douce, faible et suave, s'avançant vers moi secrètement du côté de cette silhouette immobile, non loin de là. Et cette voix m'apporta un salut suave — celui même que j'avais l'habitude d'entendre de mon amie, lorsque je la rencontrais au visage du jour, et que de fois je la rencontrais au visage du jour : (Bonjour à toi, mon seigneur), et je répondais : (Bonjour à toi, ma dame). Et elle dit : Tu me connais, ou peu s'en faut ; tu te souviens de moi, et tu te demandes maintenant, comme tu te le demandais autrefois, lorsque je me souvins de toi en quittant la vie et en faisant mes adieux aux vivants ; oui, mon seigneur, je me suis souvenue de toi, et j'ai insisté à me souvenir de toi, et j'ai chargé quelqu'un de te lire mon salut, et sans la pudeur, j'aurais chargé quelqu'un de t'inviter à me visiter avant que je ne meure — mais je ne l'ai point fait, et nul, parmi ceux qui entouraient mon lit de mort, ne me l'a proposé. Pourtant je ne suis point affligée, car je n'ai rien perdu, n'ayant quitté aucun de ceux que j'aimais rencontrer en cette vie ; je les vois plutôt, et je vais parmi eux, et je m'entretiens avec leurs âmes, et j'entends d'elles ; et tout ce que j'ai perdu, ce ne sont que ces voix que j'avais coutume d'entendre, et ces mains que j'avais coutume de serrer. Et sache qu'elles ne valent rien du tout, lorsque je les compare à ce que j'entends maintenant des discours des consciences et des confidences des âmes.

« Je ne me serais pas montrée à toi maintenant, si tu ne t'étais point enfoncé si profondément dans la pensée des fantômes et l'évocation des apparitions ; et je ne te cacherai pas que, lorsque je me montrai à toi, je voulais te taquiner un peu, car ne pense point que la plaisanterie soit réservée aux vivants — les morts aussi ont leur part de plaisanterie. Je voulais me montrer à toi sous les traits d'Umm Hisn elle-même, compagne d'al-Namir ibn Tawlab, et te remercier de ta bonté envers moi, de ta douceur avec moi, et de ton blâme d'Abou al-'Alâ' en ma faveur ; mais je n'ai pu te tromper, car je n'avais jamais eu coutume de te tromper de mon vivant. Et d'ailleurs, je ne suis venue en ce lieu que pour déposer sur ton cœur un message que je désirais te voir transmettre en mon nom, et je voulais te le livrer comme on livre les messages aux hommes dans les songes — mais je te trouvai éveillé, les yeux plongés dans ce livre, et j'attendis donc, espérant que le sommeil viendrait te surprendre ; puis je te vis évoquer le fantôme et convoquer les apparitions, et je me montrai à toi. Et ne suis-je autre chose qu'un fantôme, ou une apparition ? Ne prolonge pas ton regard sur moi, et ne dis rien, car le regard des vivants me fait mal, et les voix des vivants me pèsent ; mais écoute-moi, et que ton âme même me parle, s'il te faut absolument parler. »

« Et je sais que tu veux me demander comment je te parle d'une voix qui ressemble à celle des vivants, tout en redoutant, malgré cela, d'entendre ta propre voix ? Sache donc que je ne te parle pas d'une voix qu'un autre que toi pourrait entendre ; c'est toi seul qui prêtes à cette voix sa force et sa forme même, et s'il y avait, dans cette chambre, d'autres gens que toi, ils ne verraient rien de mon apparence que tu vois, ni n'entendraient rien de ma voix que tu entends. Mais écoute-moi, car je sens venir le jour, et je redoute cette lumière qui inonde le monde lorsque le soleil se lève — cette lumière que j'aimais le plus tendrement de mon vivant, et dont la perte, avant de mourir, me fit plus de chagrin que toute autre chose, et à laquelle je n'ai jamais trouvé, depuis, une consolation pareille à celle que je trouve maintenant. »

« Écoute-moi, car je veux te délivrer mon message, et me retirer de toi avant que la lumière du jour ne se précipite et ne dissipe les ténèbres de la nuit ; et je tiens vivement à te rencontrer, et si ma rencontre te plaît maintenant comme elle te plaisait autrefois, saisis une occasion telle que celle-ci, en une heure telle que celle-ci, et regarde dans ce livre, et prolonge ta réflexion sur lui, car je pourrai alors répondre à ton appel. »

Puis cette voix se tut un moment, car l'amour l'avait tuée elle aussi ; elle s'était souvenue que mon mari s'était séparé de moi quelques mois

avant ma mort, parce que ma maladie continuelle lui était devenue trop lourde à supporter ; et elle s'était souvenue que j'avais coutume de montrer patience et sérénité, et elle savait que je cachais par là autre chose que ce que je montrais, et que tu avais pitié de moi pour ce que je cachais, et que tu aurais voulu pouvoir me consoler de quelque chose de ce que je ressentais ; sache donc maintenant que, lorsque le mal s'aggrava sur moi, et que mes membres gonflèrent, et que le médecin jugea bon de retirer cette bague qui était le dernier souvenir qui me restait de mon mari, je ne doutai point qu'elle emporterait avec elle la vie même de ce corps malade, et je ne m'en offusquai point — et quel mal y a-t-il à se séparer de la maladie et du désespoir ! Fais donc savoir à mon mari que j'ai quitté la vie en l'aimant, et que mon séjour sur cette terre après la mort ne se prolongera pas, et qu'il lui convient de savoir que je le vois et que je l'accompagne, et qu'il lui convient d'y veiller et de se souvenir de moi avec quelque bonté, douceur et fidélité, jusqu'à ce que vienne pour ce fantôme le moment de monter à travers les couches du ciel et de passer vers ce monde où vivent les fantômes des morts, et que se rompe entre lui et moi le lien qui subsistait.

Elle dit cela, puis me regarda d'un regard fort et perçant que je ne pus soutenir, et je ne fis qu'incliner la tête vers le sol, craintif et tremblant ; puis je relevai la tête ensuite et regardai, mais ne vis rien, et je tendis l'oreille, mais nulle voix ne me parvint — il n'y avait devant moi que l'Épître du pardon, ouverte, où je voyais le jeu d'Abou al-'Alâ' sur les vers d'al-Namir ibn Tawlab. Alors une frayeur me saisit, telle que je ne me souviens pas en avoir jamais ressenti de pareille, et une terreur s'empara de moi qui me poussa presque à crier, sans quelque reste de raison et quelque mesure de pudeur ; et je quittai ma chambre et descendis au jardin, errant en lui, attendant le lever du jour, jusqu'à ce que, le soleil s'étant un peu élevé, je recommandai aux miens ce que je leur recommandai, et me hâtai vers toi. Crois-tu encore, après tout cela, que la folie d'Abou al-'Alâ' n'a fait de mal à personne ? »

Il dit cela, puis un tremblement étrange le saisit, que je craignis de le voir retomber dans l'effroi et le trouble où il se trouvait auparavant ; et je ne cessai de m'occuper de lui jusqu'à lui rendre calme et sérénité.

Et je dis, en plaisantant :

« Allons ! N'as-tu point lu le livre d'Anatole France qu'il intitula (Le Crime de Sylvestre Bonnard) ? Il contient une histoire qui, sans ressembler à la tienne en tout point, s'en rapproche pourtant dans une

certaine mesure ; et je ne pense pas autre chose que ceci : tu as dû songer à ton amie, que ce fût à la lumière du jour ou dans l'obscurité de la nuit, jusqu'à ce que, plongé dans la lecture de ton livre, ce sommeil léger t'ait surpris, dans lequel se présentent fantômes et apparitions. »

Il dit, fâché :

« Je te jure que je n'étais point endormi, ni même proche du sommeil ; j'étais au contraire éveillé, aussi pleinement éveillé et attentif qu'un homme puisse l'être — mais à quoi sert-il de te parler de cela, à toi qui ne crois point au monde de l'imagination ? »

Je dis :

« Alors je crains pour toi, à cause de cette croyance même ; car tu pourras bien quitter ta maison, et t'éloigner du Caire, et t'installer où tu voudras sur cette terre, ce fantôme n'en continuera pas moins à se montrer à toi chaque fois qu'il lui viendra à l'idée de te parler, ou de te confier un message pour les vivants. Et maintenant, que comptes-tu faire de ce message qu'elle t'a confié ? Le porteras-tu à celui à qui tu es chargé de le porter, ou le tairas-tu ? Si c'est la première solution, que feras-tu s'il t'accueille avec reproche, pour t'être mêlé de ce qui ne te regardait point ? Et si c'est la seconde, que feras-tu si le fantôme te visite de nouveau et te demande compte de la transmission du message, de l'accomplissement du dépôt de confiance et de la fidélité au pacte ? »

Là-dessus mon ami se leva, fâché, en disant :

« Combien je hais ceux qui plaisantent hors des moments propres à la plaisanterie ! »

Puis il s'éloigna de moi, tandis que je demeurais profondément affligé pour lui, et pour beaucoup de ses semblables que hantent ces fantômes, remplissant le cœur des uns de paix et de contentement, et remplissant le cœur des autres de crainte et d'effroi.